

LE
MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le bal de bienfaisance du septième arrondissement, donné dans la salle de l'Opéra, a été tellement nombreux, qu'on eût dit que tous les quartiers de Paris s'y étaient réunis. Il y avait, par conséquent, quelque mélange dans la société ainsi que dans les toilettes. C'est ce qui arrive, du reste, toujours dans ces sortes de fêtes, où chacun est admis pour son argent sans distinction de rang. Dix francs parlent plus haut en cette circonstance que tout le reste, et la charité, qui est humble et simple, ne regarde pas à la main qui donne.

Je ne vous ferai point l'analyse du petit nombre de toilettes remarquables qui se trouvaient à l'Opéra, il me semble plus utile de vous renseigner sur ce qui se porte en général, et, pour commencer, je prends le bulletin que fait paraître, à l'occasion du jour de l'an, la maison de commission *Lassalle et comp.* On pourra, parmi les objets que je citerai, choisir des choses charmantes à offrir pour étrennes, et que la maison *Lassalle* expédiera dans le plus bref délai sur simple demande adressée à elle directement.

Je cite donc, d'après son bulletin, parmi les toilettes d'un petit prix, les robes d'organdi fond blanc à deux ou trois volants à rayures ou carreaux de couleur; celles en tarlatane blanche à trois jupes, avec biais d'organdi de nuance rose ou bleue au bord de chaque jupe, que nous recommandons d'une manière toute particulière; puis les robes de tulle à trois volants ou à deux jupes, avec broderie de chenille; celles en tulle, aussi à deux jupes ou trois volants, garnies de blonde basse et de petite chenille, avec ou sans *quilles* sur les côtés; et enfin, celles en gaze fond blanc à rayures de couleur, ou fond de couleur à rayures blanches à trois volants et à *quilles*.

Nous devons une mention particulière à de charmantes petites robes en tarlatane, avec applications de soie imitant la broderie, dont le prix varie de 60 à 90 francs selon la richesse des broderies. Ces robes sont généralement composées d'un grand volant avec une seconde jupe par-dessus; quelques-unes d'entre elles, les blanches par exemple, ont des *quilles* sur les côtés, roses ou bleues, brodées comme le reste, qui produisent un effet charmant. Le même genre se reproduit sur tulle avec ou sans *quilles* de couleur, mais il revient alors au prix de 90 à 150 francs. Les plus chères ont des colonnes brodées tout autour de la seconde jupe et du volant.

Il y a aussi un grand nombre de robes en barège de nuances claires à deux et trois volants, à lignes satinées, avec ou sans *quilles*. Elles conviennent parfaitement aux jeunes personnes pour les petites réunions du soir.

Ces robes se font toujours à corsage plat décollé, à longue pointe devant, avec addition de draperies ou berthe garnie de fausse blonde.

Les manches courtes ont des ornements très variés, mais la plupart volumineux. Elles se composent souvent de bouffants, enjolivés de nœuds de ruban à longs bouts flottants et de garnitures tombant très bas.

Les robes en tulle uni, à plusieurs jupes ou à bouillonnés, extrêmement ornées de blonde et de bouquets de fleurs,

décorées par les couturières, restent les toilettes par excellence pour jeunes femmes.

Nous avons déjà dit que le satin brillant, en nuances claires, était redevenu en faveur pour toilettes de bal de jeunes femmes. Nous ajouterons qu'il convient admirablement aussi en couleurs foncées, pour mise de femmes d'un certain âge et pour réunions sérieuses de jeunes femmes. Celles-ci recommencent à porter aussi des robes en velours plain de couleurs claires, principalement *groseille*, *pensée des Alpes*, *giroflee* et *reine Marguerite*.

La forme ronde est celle qui domine pour les coiffures de fleurs. Cependant elle ne peut être absolue, parce qu'il est certain genre de figures auquel elle ne sied pas. On la modifie alors en la diminuant sur le devant et en la tenant plus volumineuse derrière.

La maison *Perrot-Petit*, si en renom pour la beauté de ses fleurs et de ses plumes, est celle où l'on possède le tact le plus exquis dans le choix des coiffures qui conviennent à chaque physionomie. Une figure ovale ne peut avoir la même coiffure qu'un visage arrondi, et madame *Perrot-Petit*, avec sa grâce parfaite et son suprême bon goût, n'impose jamais à une personne ce qui ne lui sied pas.

J'ai admiré dernièrement, chez elle, une foule de coiffures nouvelles, toutes plus ravissantes les unes que les autres, et qui laissent vraiment le choix dans un embarras extrême. Quelle fraîcheur de coloris dans ces suaves créations! Comme toutes ces fleurs qui se penchent coquettement sont mélangées et montées avec art! Je vais vous signaler trois coiffures ravissantes que j'ai particulièrement admirées, et auxquelles la vogue s'attache déjà, tant leur séduction est puissante.

La première est une délicieuse couronne ronde en fleurs d'hortensia de deux tons et sans feuillage. Deux branches légères s'en échappent et flottent sur le cou.

Cette couronne se fait en toutes nuances. C'est une fantaisie des plus coquettes et des plus distinguées.

La seconde coiffure se compose de roses épanouies avec feuillage brillant et herbes. Elle se nomme *coiffure turban*, parce que d'un côté une touffe de fleurs plus volumineuses semble en effet figurer une espèce de turban.

Ce modèle a un cachet original et sied à ravir.

La troisième coiffure, toute différente de genre, est aussi d'un effet charmant. Figurez-vous une couronne ronde en feuillage de velours de deux tons, grenat et groseille des Alpes. Parmi ce feuillage, on a délicatement posé des roseaux en argent qui s'inclinent capricieusement de place en place, comme s'ils cédaient aux efforts d'une brise légère.

Rien n'est plus joli que cette coiffure, qui peut se mettre avec plusieurs toilettes variées.

Parmi les plus jolies coiffures qui s'exécutent, nous citerons celles dues à un jeune coiffeur qui prouve que, dans sa famille, le talent est héréditaire. M. *Sergent* fils est appelé à continuer la réputation que son père avait acquise grâce à la distinction de son goût et à son habileté dans son art difficile. Déjà nos abonnées ont remarqué la coiffure *Sévigné*, exécutée par M. *Sergent* fils, et que nous avons reproduite dans notre dernier numéro.

M. *Sergent* fils, rompant avec ce préjugé que des brunes seules peuvent porter des fleurs boutons d'or, a posé, dans une chevelure d'un blond chaud, des boutons d'or qui s'y sont admirablement harmonisés. Il a semé des bouquets de cette fleur dans les touffes légères d'une

Séviigné, et les a accompagnés par deux hardis tire-bouillons. Le chignon bien descendu a dessiné l'ovale de la tête. Cette coiffure est d'un faire heureux.

Nous en publions une aujourd'hui qui, bien que d'un genre tout différent, n'en est pas moins parfaitement gracieuse.

Toutes deux ont été dessinées d'après nature, et elles résument deux types d'adorable distinction.

Je vais maintenant donner quelques renseignements sur la façon et les garnitures des robes de bal. J'ai vu plusieurs charmantes toilettes, dont j'ai pris note pour vous les signaler.

D'abord, parlons des corsages.

Ils se font longs de taille à pointe très busquée. Dessus on pose des draperies, des berthes ordinaires, parfois en pointe derrière et devant, ou bien des berthes à pans. Celles-ci ont surtout une grande vogue.

Ces différents modèles peuvent se faire en étoffe pareille à la robe ou en tulle uni, que l'on recouvre de bouillonnés ou de blonde avec ruches en ruban et cordon de fleurs.

Les manches se font le plus souvent bouffantes avec garnitures descendant assez bas, nœud de ruban à longs bouts flottant, ou petites touffes de fleurs s'il y en a dans les ornements de la jupe.

Il y a aussi le modèle *odalisque*, c'est-à-dire composé d'une longue pointe ouverte sous le bras et flottant derrière. J'en ai parlé dans notre dernière revue.

Une autre manche dépassant à peine le coude est taillée en pointe arrondie et se drape sous le bras.

On fait aussi des petites manches plates, alors c'est une berthe très garnie et tombant assez bas sur l'épaule qui couvre le haut du bras.

On remarque quelques corsages sans manches, mais il y a dans ce cas un bouillonné à l'épaulette d'où s'échappent des fleurs ou des coques de ruban à bouts flottants.

Du reste, ces manches sont rares.

Certes, voilà de la variété.

J'ajoute, pour servir de guide, quelques ensembles de toilettes.

Pour jeune fille.

Robe de gaze Chambéry rose à petits quadrillés. Trois volants à la jupe bordés d'effilés semblables.

Berthe à pans en pareille étoffe couverte d'effilés. Du haut, autour de l'échancrure, une ruche en ruban de satin rose n° 4 surmontera le pied du premier effilé.

Dans les cheveux, couronne de marguerites blanches et herbes.

Deuxième toilette pour jeune femme.

Robe de satin blanc recouverte de deux jupes de tulle. Celle de dessous aura des bouillonnés posés en *quilles* de chaque côté. Au milieu de ces bouillonnés, ainsi qu'aux deux extrémités, on mettra des coques de ruban ou une chaîne de fleurs.

La seconde jupe aura le même ornement, toujours en diminuant de largeur vers le corsage, comme on fait pour tous les *montants*. Ici, il n'y aura des fleurs ou des rubans que de chaque côté des bouillonnés et rien au milieu.

Sur le corsage, on posera une berthe bouillonnée comme les jupes et illustrée de petites branches de fleurs ou de bouclettes en ruban, selon ce que l'on aura choisi, car les corsages, en général, doivent toujours avoir leurs ornements en harmonie avec les robes.

Comme fleurs, on pourra prendre des coquelicots en velours avec épis; cela est délicieux sur une robe blanche.

Troisième toilette plus simple.

Robe de tulle bleu sur taffetas de même couleur.

Trois volants à la jupe, bordés chacun de quatre rouleaux de satin bleu.

Manches bouillonnées coupées de rouleaux. Corsage plat, berthe en ruban bleu très large formant bretelles derrière jusqu'au bas de la taille, croisant devant et laissant flotter de longs pans jusqu'aux genoux.

Pour coiffure, des volubilis variés montés en cou-

ronne avec mélange d'herbes et branches tombantes.

Les dentelles noires s'emploient plus que jamais pour volants et *montants* de robes du soir. Il est aussi de bon goût, au théâtre ou dans une réunion où l'on ne danse pas, de porter une pointe ou un petit mantelet de dentelle. La maison *Ferguson* aîné et fils a créé, dans ce genre d'objets, des choses splendides et charmantes. C'est à elle que nous devons la vraie dentelle de Cambrai, et ses succès à l'exposition universelle de 1855 lui ont valu une réputation de premier ordre et justement méritée.

Tous nos grands magasins achètent leurs dentelles dans la maison *Ferguson* aîné, qui seule fabrique la véritable dentelle de Cambrai.

Je ne dois pas oublier de rappeler aussi la dentelle *lama*, elle s'emploie beaucoup sous forme de mantelet et pour garnitures de confections.

Ceci est tout à fait un autre genre que la dentelle de Cambrai, et l'une ne peut nuire à l'autre, le travail et le prix n'étant point les mêmes. C'est aussi à la maison *Ferguson* aîné que nous sommes redevables de cette nouveauté, dont j'ai détaillé ici plusieurs fois les avantages.

Il se vend en ce moment à Paris, sous le nom de voiles anglais, des voiles et des voilettes dont le tissu et les dessins sont exécutés en une sorte de laine cachemire noire. Ce genre a une grande vogue, et elle se justifie par l'aspect de nouveauté et par l'utilité en cette saison. Ces voiles, quoique légers, sont chauds et jouent un rôle très confortable et très utile par ce temps de bise et de brouillard.

Tout ce qui concerne la lingerie est toujours d'une recherche excessive, et, pour en juger, il suffit de visiter le magasin de mademoiselle *Anna Loth*, qui renferme constamment les créations les plus coquettes et de meilleur goût. Ici, ce sont de ravissants petits bonnets de négligé, là de jolies sous-manches, soit richement illustrées de broderies et de dentelle pour mettre en grande toilette, soit plus simples pour toilette ordinaire. Puis de délicieuses coiffures de fantaisie; des canezous, des cols magnifiques, des parures complètes, manches et col avec entre-deux et enlacement de velours mêlé à de fines engrelures; des pèlerines en tulle noir montantes, enjolivées de quadrillés en velours et de perles de jais, enfin des berthes, avec ou sans pans, pour toilette de bal. Tout cela d'une fraîcheur, d'une grâce, que l'on ne saurait décrire.

Le *chinchilla*, cette soyeuse fourrure qu'on avait un peu abandonnée, reprend la vogue et s'emploie aujourd'hui dans les toilettes de femmes véritablement élégantes.

Nous avons vu M. *Bougeneaux-Lolley*, le fourreur en vogue, disposer des cols moscovites, des garnitures de manteaux et des *penes* en quilles avec du *chinchilla* pour des dames du meilleur monde.

Cette fourrure n'affiche aucune prétention à l'effet, elle ne peut se confondre avec des fourrures teintes ou falsifiées, et se prête à tous les ornements qu'exige aujourd'hui l'élégance.

Madame Juliette LORNEAU.

GRAVURE DE MODES N° 515.

TOILETTE DE BAL. — Cheveux en bandeaux relevés, bouffants, avec chignon très bas derrière. Guirlande avec touffe *cache-peigne* en feuillage avec boules mêlées au feuillage, et des boules enfilées retombant simples et longues.

Robes en taffetas blanc recouverte d'une robe de tulle blanc garnie de blonde très légère et d'agrafes assorties à la coiffure.

Corsage décolleté en cœur garni de trois volants en tulle bordés d'une blonde formant berthe drapée, c'est-à-dire relevée devant et sur chaque épaule sous des agrafes de feuillage et de boules.

Manches bouffantes en tulle, relevées devant par une petite agrafe de feuillage.

La jupe est garnie de huit volants, bordés de blondes, le pre-

mier partant de la taille jusque en bas. Chacun de ces volants est légèrement relevé de côté par une agrafe de feuillage avec boules; ces agrafes sont étagées de façon à former *quilles* depuis le premier volant jusques en bas.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours dahlia orné de dentelle noire.

La passe avance et baisse un peu devant, les joues sont légèrement creusées; le bandeau de calotte est formé par trois plis; la calotte est ronde et petite; l'apprêt se compose de deux écharpes en velours qui se croisent sur la passe, et dont chaque bout retombe l'un à droite, l'autre à gauche, entourés d'une dentelle noire de 6 à 7 centimètres; la dentelle qui termine le bailet a 4 centimètres.

Le dessous est en blonde ruchée avec une fleur en velours.

Les brides sont en ruban de velours n° 22.

Robe en taffetas noir *pailleté* de mouches en soie veloutées et ornée de bandes en velours noir.

Le corsage est montant, boutoné devant par de petits boutons de velours; la taille forme la pointe, légèrement arrondie devant.

Deux biais en velours partent du bas et forment revers sur le corsage, derrière comme devant. Ces velours ne sont cousus au corsage que par le bord supérieur.

La manche en droit fil est courte devant et s'arrondit gracieusement, plus longue derrière. L'ampleur est retenue derrière le bras de manière à former un *pli-tuyau* enfermé entre deux plis couchés. Ces plis ne sont marqués que dans le haut qui est caché sous la pointe du revers.

Deux velours garnissent, posés à plat, le bas de la manche: l'un, de 3 centimètres, est à 2 centimètres au-dessus du bord; l'autre, de 2, est à 2 centimètres de l'autre.

Le dessous de cette manche est doublé de soie blanche et garni au bord d'une petite ruche tuyautée dont une partie déborde la manche.

La jupe-lunette est garnie de chaque côté de deux *quilles* en velours noir, larges de 10 centimètres dans le bas, et placées à 15 centimètres l'une de l'autre.

La jupe longue est garnie de même que la tunique, et bordée en bas par un velours cousu à cheval.

FOURRURES.

MAISON BOUGENEAUX-LOLLEY,

à la Reine d'Angleterre,

249, RUE SAINT-HONORÉ.

La mode des couvertures en fourrure pour voyager a fait composer de merveilleuses choses par M. *Bougeneaux-Lolley*.

Il a aussi exécuté des couvertures pour lits, qui sont d'un effet remarquable; elles sont légères à supporter et donnent à l'ameublement d'une chambre à coucher un cachet tout nouveau et qui fait paraître l'édredon une chose bien peu en harmonie avec les meubles de notre époque.

Quoi de plus beau, de plus riche et de plus utile, en effet, pendant l'hiver, qu'une riche fourrure sur un beau lit et qu'une peau d'ours du Canada ou de tigre pour tapis de pieds.

Nous recommandons vivement aux amateurs du beau travail et des choses consciencieusement faites les produits de la fabrique de M. *Bougeneaux-Lolley*, qui depuis longues années occupe un vaste local rue Saint-Honoré, n° 249 nouveau.

MEUBLES ET OBJETS D'ART.

MAISON TAHAN. — MAISON SUSSE FRÈRES.

Ces deux maisons jouissent à Paris d'une vogue qui grandit chaque année.

M. *Tahan* a deux maisons: celle de la rue de la Paix, et celle de la rue Basse-du-Rempart. On ne sait à laquelle donner la préséance. Dans son magasin de la rue de la Paix, il y a depuis la plus modeste boîte à épingles jusqu'aux plus riches et élégants petits meubles qui donnent le cachet de suprême élégance aux appartements qui en sont ornés.

Dans l'autre maison, ce sont des objets plus importants: des prie-Dieu de différents styles, des chiffonniers Louis XV, des entre-deux Louis XVI dont le style devient une mode nouvelle, des coffrets et des corbeilles en poirier brun, sculptés par les plus habiles artistes; une cheminée du style mérovingien ou bas-empire, avec des émaux d'une exécution inimaginable; et une volière dont le prix s'élève à 45,000 francs, ce qui est bien modeste, quand en compensation celui qui l'achètera pourra dire avec orgueil que nul n'a jamais rien possédé de semblable.

Nous citerons aussi les meubles marquetés de porcelaines peintes dont l'effet est prodigieux.

La maison *Susse* a pour spécialité de n'en avoir aucune. Chez *Susse* on trouve de tout, et tout y est réuni avec une rare intelligence. Chaque salon, et il y en a beaucoup, contient une grande variété d'objets assortis, depuis la classique boîte à couleur, qui fait les délices de l'écolier, jusqu'aux bronzes les plus artistiques. Nous essayerons de citer les principales nouveautés de cette maison de premier ordre.

Ce sont d'abord de ravissantes boîtes en bambou laqué, rapportées de l'empire Birman par le général d'Orgony; puis le Livre de chasse de M. le marquis de Mun, qui y a dessiné avec le talent d'un grand artiste et d'un chasseur émérite les différentes scènes de la chasse. Cet album, richement relié et livré pour 20 francs aux amateurs, devient le livre héraldique des chasseurs qui peuvent y inscrire jour par jour leurs succès cygénétiens.

Parmi les albums destinés à l'enfance, nous avons remarqué le *Bonheur des enfants*, l'*Amour du bien*, l'*Art d'engraisser et de maigrir à volonté*, le *Retour de Crimée*, la *Terre illustrée*, les *Phénomènes et curiosités de la nature*.

En jeux divers, le piano-harmonica, avec lequel les enfants peuvent apprendre seuls la musique; le théâtre des fleurs, imité de Grandville; le jeu des corsaires; celui des rois; et une boîte de feuilles, avec lesquelles on peut imiter à s'y méprendre les plus beaux vitraux anciens.

Dans le salon des fantaisies, nous avons remarqué un grand nombre de nouveautés, qu'il est impossible de décrire, mais qu'il faut aller voir, car elles sont d'un goût ravissant, et ce qui facilite le choix de l'acheteur, c'est que tout est marqué en chiffres connus et à prix fixe.

La maison *Susse* s'est aussi fait une réputation méritée par le choix des bronzes qu'elle édite. Dire que l'élite de nos premiers artistes, Pradier, Cumberworth, Mélingue, Marochetti, Barye, Moignier, ont modelé et signé tous ces modèles, c'est en faire le plus bel éloge.

C'est à cette richesse d'édition de bronzes que la maison *Susse* doit la nouvelle faveur qu'elle vient d'obtenir; car nous apprenons que S. M. le Roi des Pays-Bas, après avoir demandé à la maison *Susse frères* un choix de bronzes d'art, de papeterie et de fantaisies pour étrennes, a daigné lui accorder le brevet de fournisseur de sa maison royale.



ROSE ET ROSETTE.

Nouvelle parisienne.

I.

Parmi les habitudes élégantes de la société moderne, il faut ranger celle qu'ont adoptée nos merveilleux d'aller, vers l'après-midi, s'asseoir le long de l'immense avenue des Champs-Élysées, à l'ombre des ormes, et là, de se donner les douceurs du kief oriental en laissant leur regard errer sur les somptueux équipages et sur les cavaliers qui se succèdent sans interruption. Voitures, livrées, chevaux, tout devient le sujet d'un minutieux examen; tel se console d'être venu à pied en critiquant ceux qu'emportent les roues d'une calèche. Que d'anecdotes se croisent dans ce mouvement sur la chaussée devant une double galerie! Que d'épigrammes se perdent dans le bruit sourd d'un roulement perpétuel! L'ancienne verve française n'abandonne jamais ses droits en changeant de théâtre, et la moquerie a passé de Versailles aux Tuileries, aux boulevards, et enfin aux Champs-Élysées, sans plus qu'autrefois épargner le prochain.

C'est ainsi que, l'an dernier, par une fraîche journée de juin, un petit cercle, enveloppé de la blanche fumée des cigares, devisait à haute voix, et en joignant fréquemment à ses paroles des éclats de rire. Ce cercle était composé d'amis sans doute, mais d'éléments hétérogènes. On y pouvait distinguer un diplomate suédois, le baron de Woldemar, esprit ténébreux qui attachait à toutes choses un sens profond et sous-entendu; — un fringant officier de hussards, Oscar d'Ambrun, très occupé de la symétrie de sa moustache; — un dixième d'agent de change, M. Fonville, l'oracle de la Bourse, grand dénicheur de millions — le chiffre fait homme; un gentleman anglais, sir Burnett, qui ne voyait d'autre affaire dans le monde que l'éducation du cheval et les courses; — un peintre réaliste, Petrus Bardoche, très célèbre par ses théories sur l'art, mais dont le premier tableau était attendu; — puis deux jeunes gens fort distingués, l'un, Arthur de Forly, appartenant à la Chaussée-d'Antin, et fils d'un opulent banquier; l'autre, Albert de Montour, gentilhomme du faubourg St-Germain, mieux pourvu de parchemins que de capitaux, nature réservée, légèrement mélancolique.

Plusieurs fois déjà ce cercle, tantôt s'était augmenté, tantôt avait diminué. La conversation changeait de thème avec les survenants, mais elle rentrait presque invariablement dans les observations frondeuses.

— Ah! ah! voici la vicomtesse de L..., la nouvelle mariée.

— Tiens! elle est revenue de sa terre du Bourbonnais?...

— Oui... et elle est seule.

— C'est très simple.

— Très simple?

— Sans doute. Trouvez-vous donc bien des ménages qui résistent à l'épreuve du tête-à-tête et de la vie champêtre! On se marie pour soi, mais il faut vivre pour le monde, sous peine de périr d'ennui.

— La vicomtesse a changé de résidence, mais

Pennui lui est resté. Quel autre changement devra-t-elle opérer?

— Chut! méditant. Ah! voyez le petit Blignac sur son alezan!

— Merveilleux!... Il l'a gagné à la hausse d'avant-hier.

— Jusqu'à la baisse prochaine.

— Messieurs, le gros Darnetal vient de saluer un de nous. Gare au coup de chapeau!

— Il est bien hardi. Croit-il que ce soit ici sa salle à manger?

— Ah! messieurs, voici le bataillon des lorettes qui commence à défiler. Quel nuage vapoureux de robes roses, de dentelles, de gaze, de coiffures impossibles! Tenez-vous bien: Woldemar, cuirassez-vous de vos abstractions politiques; Fonville, veillez à votre caisse; sir Burnett, fermez votre écurie; d'Ambrun, vous qui êtes un dieu Mars, préservez-vous des séductions de nos Aphrodites parisiennes; et vous, MM. de Forly et de Montour, prenez conseil de notre expérience.

Pendant cette conversation décousue, les petits coupés se suivaient, croisés par les calèches américaines, et portant l'élite du quartier Bréda.

Soudain un nom vint à la fois à la bouche de tous les observateurs.

— Rosette!... voici Rosette! bravo, Rosette!...

La plus jolie voiture, — légère comme la coquille de noix de la reine Mab, — amenait une jeune femme renversée nonchalamment et abritée sous le pavillon de soie de son ombrelle blanche.

— Vive Rosette!... répéta Bardoche.

— Eh bien! paresseux, dit Fonville, voilà pour toi un portrait merveilleux à faire.

— Un portrait au-dessus de l'art, répliqua le peintre. Crayons et couleurs y seraient perdus. Rendez donc ce contraste de cheveux noirs avec des yeux bleus encadrés de cils d'almée; dessinez donc ce corsage qui a la grâce d'un vase de marbre antique, ces mains qui...

— Assez! s'écria d'Ambrun. C'est en apparence une beauté languissante, rêveuse; en réalité, c'est une lionne, une panthère, qui dévore les billets de banque, se gorge de luxe, de plaisirs, de fêtes, préside habilement un souper-régence et ne quitte jamais les gens qu'après les avoir bien et dûment ruinés. Eh mais, Laïs a fait arrêter... elle dirige de notre côté une inclination de tête... Qui de nous connaît-elle donc?

Personne ne répondit d'abord; on s'entre-regardait? Albert de Montour était devenu rouge-cramoisi. Un mouvement qu'il fit, son trouble inexplicable, sa contenance embarrassée, tout concourut à le trahir, et ce fut aussitôt une bordée de mots piquants dirigés comme autant de flèches contre le jeune homme. Il ne se défendait pas, et n'opposait aux railleries que la force d'inertie du silence.

Cependant Rosette ne s'était pas bornée à une simple démonstration amicale; elle avait fait arrêter sa voiture, et d'un geste gracieux elle adressa un appel qui fut très bien compris d'Albert. Comme il hésitait à se lever, on le pressa de toutes parts:

— Ne voyez-vous pas, heureux mortel, que la charmante personne vous désigne et manifeste l'intention de vous parler? Courez, courez vite. Profitez de votre chance. Il ne faut jamais se faire attendre.

Albert sentit que sa timidité le rendait ridicule.

Il franchit le cercle et s'avança sur le bord de la chaussée.

— Ah ! c'est vous ? dit Rosette, lui tendant la main. Je suis bien satisfaite de vous voir, car il m'a suffi de vous parler deux ou trois fois au bois pour faire grand cas de votre société.

— Vraiment, mademoiselle, vous êtes trop bonne... Je ne mérite pas d'être remarqué ainsi.

— De la modestie !... c'est rare, c'est trop beau. Mais je ne veux pas que vous restiez là debout. Vous seriez bien aimable de partager ma promenade.

— Moi ?

— J'ai besoin de causer avec vous.

M. de Montour frémit. Quelque chose l'arrêtait ; une sorte de scrupule honnête retentissait au fond de son cœur. Deviendrait-il, comme la plupart des jeunes gens, le complaisant, le sigisbé d'une femme équivoque ? Et qui sait ? d'autre part, peut-être n'était-il pas fâché, en accédant à la prière de Rosette, d'exciter un peu de jalousie chez ses amis. On aime tant à faire envie pour ne pas faire pitié !

Le regard séduisant de Rosette acheva de le déterminer : sans presque le savoir, Albert se trouva assis dans la calèche qui partit rapidement.

Nous ne retracerons point les commentaires qui suivirent cette disparition : on les a déjà devinés.

Au bout de quelques instants, la conversation s'engagea entre les deux promeneurs. Ce fut Rosette qui en épargna les premiers frais à son compagnon :

— Voilà un enlèvement, n'est-ce pas ? dit-elle en riant. Comme le bruit va s'en répandre ! On annoncera que M. le comte Albert de Montour est perdu ; que toutes les démarches tentées pour le retrouver sont demeurées infructueuses, et qu'il ne reste plus qu'à le pleurer. On célébrera vos vertus, monsieur, et moi l'on ne m'épargnera guère. Mais rassurez-vous, je prends l'engagement de vous ramener sain et sauf.

Malgré sa gravité habituelle, Albert ne put s'empêcher de rire à son tour.

— Que je me rassure?... Oh ! je n'ai pas la moindre inquiétude.

— Vous êtes bien fort ?... s'écria Rosette, le regardant du coin de son éventail. Ce n'est pas vous qui *courrez* jamais un danger. Tant mieux, après tout. Avec vous, on peut parler librement, il n'y a pas à faire de ces comédies de sentiment qui sont une fatigue ; vous ne ressemblez en rien à ces automates élégants, à ces fats impertinents qui ont aux lèvres les paroles les plus niaises et qui croient n'avoir qu'à se présenter pour réussir.

— Et vous, dit Albert, je vous avoue que vous différez, à mes yeux, des femmes qui...

Il s'arrêta, craignant d'avoir été trop loin.

— Achevez ; je ne me blesse pas de la vérité.

— Non, puisque vous m'avez compris. L'opinion que je vous exprime peut avoir pour vous quelque valeur : c'est celle d'un homme sincère, qui vous a recherchée à votre insu et qui vous fuyait afin d'échapper à la séduction.

— Taisez-vous, monsieur Albert. Je serais heureuse, — puisque vous devinez chez moi quelques sentiments délicats, — je serais heureuse qu'il y eût entre nous une bonne et franche amitié, de l'amitié

seulement. Cela me relèverait vis-à-vis de moi-même. C'est si beau, l'amitié !

— Vous trouvez, mademoiselle, vous qui badinez avec l'amour !

— Ou ce qu'on appelle de ce nom. Terrible jeu, auquel on se perd !

— Vraiment vous me confondez... Vos paroles sont d'un sérieux !

— Oui, c'est une occasion que je saisis d'être *moi* enfin.

— Eh bien ! soyez *vous*, et je serai fier de vous inspirer assez de confiance pour que vous me montriez votre âme sans aucun déguisement.

— Hélas ! monsieur Albert, que serait-ce si je disais tout ?... Cela me soulagerait bien.

— Et pourquoi hésiteriez-vous ? Ne peut-on finir quand on a ainsi commencé ?

— C'est si triste !

— De la tristesse dans votre existence ?

— Peut-il en être autrement ? Ces rires de commande, ces propos enjoués, ces falbalas, ces fêtes continuelles, qu'est-ce que tout cela ? une parade, voilà tout. Vivre pour plaire, hors du monde, être souvent l'objet de sa jalousie et toujours de son dédain, tel est notre sort. Pour être sans aucun souci, il faudrait ne rien éprouver ; il faudrait surtout ne pas se souvenir...

Rosette se tut et inclina la tête. Albert la contemplait d'un air d'émotion.

Elle reprit avec une sorte d'énergie et comme si elle se faisait violence :

— Après tout, mon histoire est bien simple. C'est celle qui recommence chaque jour ; c'est la lutte entre la pauvreté ignorante, crédule, imprévoyante, et la richesse subtile, adroite et rusée. J'appartiens à une famille de cultivateurs. Je suis venue de ma Bretagne à Paris en qualité de femme de chambre chez une grande dame. La séduction m'attendait, et le maître même de la maison, le marquis de B..., devint le plus fort dans le combat de mon inexpérience contre son caprice et son habile domination. Un jour, je fus perdue. La séduction me livrait aux aventures d'une vie semée d'écueils. Courbée sous le ressentiment de la marquise, je sortis de chez elle. Que faire ? Revenir au devoir ? Déjà c'était impossible : je n'avais plus le goût du travail paisible, et j'avais contracté le besoin du luxe. Le luxe vint me chercher, m'éblouir ; je ne m'appartins plus. Désormais le cercle était tracé ; je dus le suivre sans pouvoir le franchir. Chaque instant me plongeait davantage dans cette atmosphère à part où vivent tant de femmes qui souvent brillent et passent comme l'éclair. Ce fut là l'origine de ma perte, de ce que plus d'un appelait ma fortune. On me trouvait belle : cette beauté a fait mes triomphes dont je gémis intérieurement, et qui me pèsent comme autant de mauvaises actions. Vous avez entendu ma confession, monsieur Albert : vous pouvez juger si elle est véridique.

Il y eut un accent de pitié dans cette réponse qu'il lui fit :

— Je crois que votre confession pourrait être celle de bien des femmes. Mais ces femmes-là ont plus d'orgueil que vous, et, pour la plupart elles ont soin de dissimuler leur origine. J'honore votre franchise ; permettez-moi cependant de vous adresser deux ques-

tions : et d'abord, comment, née et élevée dans un village, vous êtes-vous formée ainsi au ton, au langage, aux manières du monde ?

— J'ai lu beaucoup de romans et j'ai beaucoup réfléchi.

— Le second moyen, dit Albert en souriant, me paraît meilleur que le premier. Maintenant, voici mon autre question : Vous qui avez conservé de votre passé des sentiments et un souvenir touchants, ne pourriez-vous pas rompre avec une existence irrégulière et vous retremper dans la famille ?

Rosette fit un geste d'effroi.

— Moi ! s'écria-t-elle, moi les revoir, ces êtres que je vénère, qui me croient pure comme eux, qui mettent l'honneur au-dessus de tous les biens ! Moi, recevoir leurs embrassements, m'asseoir à leur foyer ! Non, non, je n'en suis plus digne. Qu'ils ignorent tout, voilà ce que je souhaite seulement. Jamais je n'aurais le courage de reparaitre devant eux. J'ai donc besoin de m'étourdir, de me soustraire à un passé qui ne saurait plus revenir. Tenez, je mourrais si je pensais trop.

— Étrange amalgame de contradictions !... murmura le comte. Ah ! Rosette, je comprends que vous ayez fait appel à mon amitié... Vous avez créé le vide autour de vous. Franchement, je vous plains, et je vous plains d'autant plus, que je n'entrevois pas de remède à cette position fautive. J'ai d'ailleurs une autre raison de sympathiser avec vous ; moi aussi, j'appartiens à une famille bretonne ; mes pères possédaient le château de Coëtgon, près Vannes.

La jeune femme pâlit en répétant :

— Vannes !... à deux lieues de mon village !...

Et une larme brilla dans ses yeux.

Puis elle ajouta, en ramenant les plis de son cache-mire :

— Que je suis enfant !... J'avais dit que je ne voulais plus penser.

Tout à coup elle tressaillit, et à son expression de tristesse succéda un fol éclat de rire. Elle avait laissé glisser un regard sur un équipage somptueux qui venait de frôler sa calèche, et où un homme de l'extérieur le plus grave comme le plus ennuyé promenait sa dignité solitaire et majestueuse.

— Le baron ! dit-elle à demi-voix.

— Qui, le baron ?

— Chut !... n'ayez pas l'air de le voir. — Tony, tournez vers la mare d'Auteuil. — C'est mon ambassadeur.

— Ah ! ah ! votre... protecteur ?

— Il va être d'une jalousie féroce. Je le connais, le cher baron. Une mouche qui vole lui donnerait de l'ombrage. J'en suis fâchée, mais il faudra de toute nécessité que je vous déclare mon cousin.

— Mauvais expédient : on ne croit plus aux cousins.

— On y croit... lorsqu'on a besoin de garder ses illusions ; on y croit, comme au théâtre on admet encore tant de vieux moyens usés, auxquels personne ne devrait plus se laisser prendre : les déclarations, les confidences, les songes, les surprises.

— Vous êtes bien rassurée, en face d'un orage certain.

— Que voulez-vous ?... Les orages, c'est notre élément. Si le temps était toujours calme, la monotonie arriverait, et avec elle la satiété.

— Décidément, Rosette, les romans vous ont enseigné beaucoup de choses.

— Vous êtes frondeur, M. Albert. Mais c'est égal, je compte sur vous pour apprendre à devenir meilleure... et plus heureuse, si c'est possible.

La conversation continua de rouler sur ce sujet, jusqu'au moment où la calèche fut arrivée à la place de la Concorde. Là, le comte descendit et prit congé de Rosette pour retourner à son faubourg Saint-Germain, tandis que la jeune femme se faisait ramener à son délicieux petit hôtel de la rue Blanche.

II.

— Ah ! c'est vous, madame... Vous voilà donc enfin de retour !... Dieu merci, je vous ai attendue assez longtemps !

A ce ton aigre et impérieux, on aura reconnu tout de suite l'ambassadeur qui, ayant devancé Rosette, s'était fait conduire chez elle et avait exhalé sa mauvaise humeur en se promenant de long en large dans le salon-boudoir, où mille riens exquis se pressaient sur les étagères et révélaient le besoin du luxe le plus raffiné. Lorsque Rosette arriva, le baron s'était monté par ses réflexions bilieuses jusqu'au paroxysme de l'exaspération.

— Elle me trahit ! se répétait-il sans cesse. Trahir un homme comme moi !

Rosette mesura d'un coup d'œil la position et ne s'en effraya nullement. Elle désigna d'un geste gracieux un fauteuil à son mécène et dit en souriant d'un air ravi :

— Voilà une aimable visite et dont je vous suis bien reconnaissante.

— Ne raillez pas, madame, ne raillez pas. Ce serait de très mauvais goût. Je vous prévins d'abord que je suis fort irrité, fort irrité.

— Vous l'êtes tellement, que vous répétez deux fois chaque mot, de peur que je n'ai pas entendu.

— Il se peut. Mais parlons sérieusement et laissons là ce persiflage que je trouve très déplacé dans votre bouche après les torts que vous avez.

— Moi, des torts ? Veuillez me les apprendre, je vous prie.

— Il faut que je vous rende des comptes à présent !... C'est charmant, et vous attendez sans doute que je vous explique mes griefs ?

— Certainement ; car je vous jure que je ne soupçonne pas le motif de votre colère.

— Je ne suis pas en colère, madame.

— Monsieur le baron, je vous complimente sur votre calme enchanteur.

Le baron souffla, se leva, fit un tour dans la pièce, revint s'asseoir et tira de sa poche une tabatière d'or pour y puiser quelque inspiration en même temps qu'une pincée de tabac. La réflexion vint dans l'intervalle lui suggérer quelque feinte prudente, quelque moyen de surprendre adroitement le secret de l'ennemi. Son sourcil cessa d'être froncé, sa voix d'être rude.

— Voyons, voyons, reprit-il, j'ai pu me tromper, être dupé d'une vision... J'ai des moments difficiles, vous le savez.

— Oui, mais il en est tant d'autres où vous êtes si bon !

romans vous ont en-
 Albert. Mais c'est igno-
 rendre à devenir mé-
 est possible.
 e ruelle sur ce sujet.
 fut arrivée à la plus
 descendit et prit congé
 en l'abbaye Saint-Ger-
 me se lassait ramener
 par Blanche.
 ... Vous n'êtes donc
 i, je vous ai attendu
 en vous reconnaissant
 grand dévouement. Blanche,
 et avait échappé au mon-
 de long en large dans
 es espas se pressaient
 besoin de faire le plus
 le mieux s'était montré
 s'espérer au parage de
 -il sans cesse. Un air
 Tail la position et le
 risque d'un geste ex-
 et dit en souriant l'in-
 ai je vous suis bien
 ne ruelles pas. Ce se-
 vous priez d'abord
 e vous triplex dans
 à la pas exécuté.
 érièvement et l'air
 tre très dégoûté dans
 vos yeux.
 me les apprendre, je
 de les couples à pro-
 mes attendre sans doute
 je jure que je ne sup-
 ère.
 molène.
 me complètement en-
 un tour dans la pen-
 che une tabatière d'o-
 sion en même temps
 venait tout dans l'auto-
 de proteste, quelque
 est le secret de l'ac-
 lion, si vous n'êtes
 j'ai pu me tromper
 es moments difficiles.
 naires au vu de s



317.

315.

Al. Bony

Jules David

Lithographie Imp. rue Saint-Jean de Beauvais 15 Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Costumes de M^{me} Bernard, Rivoli, 102. Chapans de M^{me} Bayol, Chaussée d'Antin, 27. Coiffure de Sergent
 fils, W. L. Augustin, 58. Fleurs de Perrot Petit, r. de la Bourse, 12. Etroffes pour Robes de la Maison Gogelin, Boutelles de
 G. Volard, Rubans et Accessoires à LAVILLE DE LYON, Chaussée d'Antin, 6. Corsets de M^{me} Hyppolite, r. de la Paix, 4.
 Mouchoirs de Chapron, r. de la Seine, 11. Montres de Bijoux de Baudin, frères, rue de la Seine, 7.
 Etroffes pour Amubllements de Desvignes Rives, 11, r. Richelieu, 11, r. Envoi de la M^{me} de Comin, Laessalle et C^{ie}

Entered at Stationers' Hall

LONDON at the Monitor Office, 25, Great Street, SOHO NEW YORK Paris & C^o General Agents

MADRID P. J. de la Peña

— Petite flatteuse ! Ah ! si vous étiez franche...

— Et pourquoi ne le serais-je pas ? Qui m'oblige à recevoir vos visites ? Ai-je besoin de vous ? Tenez, regardez dans cette coupe de Chine les billets doux de ce matin... Je ne les ai pas ouverts seulement !

C'était un argument des plus logiques : jeune et belle, recherchée de tous, Rosette pouvait se passer du baron, et le baron comprit l'évidence de l'idée. Il en frémit à la fois de plaisir, d'orgueil et de crainte.

— Je le sais bien, dit-il avec cette sorte de tristesse qui possède l'homme même le plus riche et le mieux posé, lorsqu'il voit son demi-siècle en face des vingt ans d'une femme à la mode ; je le sais bien, vous êtes une personne accomplie, et je vous suis très reconnaissant du dédain que vous témoignez pour les billets doux : cependant, vous feriez acte charitable en m'avançant, sans la moindre réserve, quel était le cavalier que j'ai aperçu à côté de vous dans votre calèche.

— N'est-ce que cela ?... Vous me donnez donc enfin le mot de l'énigme !... Oh ! la réponse m'est très facile à faire : le cavalier que vous avez aperçu à côté de moi dans la calèche que je tiens de votre munificence...

— C'est bon, c'est bon.

— N'était autre que le comte Albert de Montour, un homme parfaitement distingué, plein d'usage, de modestie, de savoir-vivre, et que j'espère bien vous présenter un jour comme un de mes meilleurs amis... mon seul ami peut-être.

— Le comte de Montour !... s'écria l'ambassadeur, en frappant ses mains l'une contre l'autre avec une joie d'enfant ; le comte de Montour !... Et je ne l'avais pas reconnu !... C'est délicieux !

Il se renversa en riant et agitant son lorgnon.

Interdite à son tour, Rosette ne savait comment s'expliquer cette gaieté, cette assurance, — en un mot, cette métamorphose subite. Les lèvres serrées, elle attachait sur le baron un regard interrogateur qui demandait le sens de la nouvelle énigme. Celui-ci ne fit pas attendre ce qu'il avait dans l'esprit :

— Le nom du comte de Montour, reprit-il, m'a pleinement rassuré. Ce gentilhomme est ce qu'on peut citer de plus honorable, et vous n'avez rien exagéré à son sujet. Bien autrement grave et posé qu'on ne l'est à son âge, il est accueilli par les gens les plus considérables.

— J'ai donc le droit de l'accueillir, moi qui suis si peu de chose.

— Vous pouvez le vanter maintenant, vous pouvez vous promener avec lui : ma jalousie ne s'éveillera pas.

— Voilà qui est bien parler.

— D'ailleurs, son sort est à peu près fixé déjà.

— Comment?... murmura Rosette, qui prit sur la cheminée un gros bouquet pour en faire un demi-masque à son visage.

— Sans doute ; car, malgré la médiocrité de sa fortune, M. de Montour est très recherché, et il est notoire que le duc de Voizecourt lui destine la main et la dot immense de sa fille unique.

— Tant mieux !... dit Rosette avec un effort qui lui coûta énormément. Le comte mérite d'être heureux.

— Si l'on est heureux par le mariage, ajouta le baron, voulant se donner un petit air badin et anacréontique.

Mais Rosette, se soulevant avec une énergie pleine de dignité, dit en accentuant fortement ses paroles :

— Oui, monsieur le baron, le bonheur doit être dans le mariage. Hors de cela, il y a de la dissipation, de l'orgie, du délire ; mais du bonheur, il n'y en a pas.

Après cette protestation, elle se laissa tomber en arrière sur son divan : la confiance du baron l'avait frappée au cœur.

— Ah ! bon Dieu ! s'écria l'ambassadeur, qu'ai-je fait ? Maladroit que je suis ! J'ai froissé vos nerfs, je vous ai traitée avec brutalité... Vraiment, je suis honteux, je suis désolé... Ma chère Rosette, pardonnez-moi, de grâce !

Rosette lui tendit la main en disant :

— Est-ce qu'on peut vous en vouloir ? Excusez-moi... Oui, j'ai eu une certaine émotion, mais ce ne sera rien... Tenez, j'aimerais à être seule... Donnez-moi mon flacon. Merci.

— Vous me renvoyez, cruelle !...

— Non... Ce soir, nous nous reverrons.

— Vous êtes un ange.

— Un ange !... répéta Rosette avec un sourire amer.

Mais le protecteur continua vivement :

— Où voulez-vous que je vous mène ?

— Où il vous plaira.

— Vous conviendrait-il d'aller aux *Huguenots* ?

— Cela m'est égal.

— Eh bien, aux *Huguenots*, c'est entendu. A huit heures, je viendrai vous prendre.

— Oui, à huit heures.

— Sans rancune, n'est-ce pas ?

— Oh ! jamais.

Le même homme qui était entré furieux sortit enchanté : la violence de la joie avait succédé à celle de la jalousie.

Il était temps que Rosette fût seule. Non qu'elle eût besoin, dans son amour déçu, de s'abandonner à l'impétuosité du désespoir ; ce qui se passait en elle était plus grave et plus concentré : c'était la pensée, embrassant un sujet de douleur avec une certaine fermeté, le mesurant, le contemplant dans son étendue sans rien se dissimuler des souffrances de l'avenir.

Rosette avait eu une révélation en apprenant les projets du comte Albert : de ce moment, elle avait senti qu'elle pouvait aimer et aimer sincèrement ; mais ce moment même lui avait montré l'inanité de son affection, la folie de son rêve. Si par hasard une pauvre fille de son espèce livrait son cœur à un sentiment honnête et dévoué, c'était comme par un châtement providentiel, comme par une expiation terrible en proportion de ses fautes. Malheur à la courtisane qui ose aimer, après avoir raillé l'amour et terni le bout de ses blanches ailes !

Il s'écoula quelque temps avant que Rosette pût sortir de la prostration où elle se trouvait plongée. Cet état nouveau ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu. Il n'y entraît ni irritation ni désir de disputer à une jeune fille du grand monde son brillant fiancé : non, c'était autre chose. Rosette, en interrogeant cette position et découvrant à quel point la société d'Albert lui eût été douce, Rosette comprenait qu'il n'y avait nécessairement rien de commun entre elle et le comte de Montour, et que, plus il était noble et

élevé, plus il devait être loin d'elle. Cette conviction la trouva affligée, mais résignée, parce que Rosette avait, avant toute chose, un sens profond et l'intelligence de sa position.

Elle se dit alors :

— C'est bien, il sera heureux !... Il sera aimé et il aura le droit d'aimer. Tout ce qui rend la vie calme et belle sera dans sa vie ; tous les succès lui sont promis. Il doit en être ainsi, ce n'est que justice. Mais moi, qu'allais-je faire de songer à lui?... Parce qu'on s'est rencontré, est-ce une raison pour se revoir?... Folles idées, éloignez-vous ! Le regret même serait de trop. Faut-il regretter ce qu'on ne devait jamais posséder ?

A travers cette résignation, Rosette ne pouvait s'empêcher de se dire :

— Oh ! que c'est beau d'être comme cette jeune duchesse, aimée, honorée, bénie... estimé surtout !... Cela fait tant de bien, cela donne tant de force de sentir qu'on vous estime !

Mais dans ce besoin naturel à toute créature humaine de se rattacher à une affection, de chercher une région sereine où l'âme se sente vivre tranquille, Rosette se replongea au sein du passé. Elle avait du temps à elle ; sa porte était défendue : profitant de sa solitude pour évoquer des pensées consolantes, elle tira de son sein une petite clé suspendue à un cordonnet de soie et alla ouvrir un des compartiments d'un meuble de Boule. Là étaient réunies soigneusement une certaine quantité de lettres écrites sur du papier épais, lettres pliées grossièrement et portant pour suscription : *A Mademoiselle Rose Penguilly, etc.*

Rose, — c'est-à-dire Rosette la lionne, la merveilleuse.

Rosette, — c'est-à-dire Rose Penguilly, gardant religieusement les souvenirs du pays natal, le culte de la famille, et ouvrant avec une sorte de vénération mêlée de crainte ces lettres tracées tantôt par le cultivateur André, tantôt par sa seconde fille Jeanne, qui avait été chez les Sœurs et écrivait comme une savante.

Rosette ne put résister au désir de les savourer. Elle les prit l'une après l'autre et les lut lentement, afin de prolonger en quelque sorte son plaisir mélancolique ; car chacune de ces lettres était justement, par la tendresse naïve qui y régnait, une sorte de reproche éloquent lancé contre la conduite de la fille absente. Le passé y respirait, avec toute la saveur de la vertu, condamnation du présent ; et plus Rose se voyait l'objet de l'affection des siens, plus Rosette se jugeait coupable d'avoir trompé une confiance si absolue. Elle s'imaginait voir le vieux père, au retour des champs, lorsqu'il rentrait courbé sous ses instruments d'agriculture, le front baigné de sueur, et se laissant tomber sur un escabeau au coin de la grande cheminée où pétillaient les sarments pour cuire la soupe. Et non-seulement elle le voyait, mais elle l'entendait s'écrier : « Jésus-Maria ! ça été dur aujourd'hui la besogne. Mais patience, not' fille reviendra enfin au pays ; ça remettra tout. On sera ensemble, et on en dégoisera, jarni ! et il y a dans le cellier un clairnet à qui on dira bonjour à c'te occasion. » Et puis, elle croyait entendre aussi la bonne mère Tiennette et la jolie petite Jeanne, un bouton de rose de quinze ans. Les trois voix s'unissaient dans un concert d'amour

pour la fille aînée, devenue une demoiselle de Paris, mais sur qui on comptait toujours : « Not' Rose, disait Penguilly à ses compères, c'est elle qu'il faut voir ! Ah ! dam, elle a fièrement profité à la ville... et elle est économe ni plus ni moins qu'une fourmi !... Tout ce qu'elle a, c'te chère fille, elle nous l'envoie. Aussi, le petit bien s'arrondit ; le champ de sarrasin à sa borne plus loin qu'autrefois ; le bétail augmente, la basse-cour s'emplit ; ça va bien ! ça va bien ! »

Ces paroles, Penguilly devait les prononcer souvent, puisqu'il les répétait toujours dans ses lettres, — ses lettres, que Rosette ne put s'empêcher de relire toutes, comme si elle ne les savait pas par cœur !... — c'est-à-dire qu'elle prenait successivement des fers rouges qui lui brûlaient les mains, et que, par cette sorte de volupté qu'on éprouve quelquefois à souffrir, elle prolongeait volontairement son supplice qui au fond avait une douceur.

Toutes les évocations de la famille se succédèrent, visions ineffables et douloureuses qui défilaient avec un sourire triste, avec des paroles à la fois tendres et amères.

Et enfin, sa lecture étant achevée, Rosette se retrouva en face d'elle-même, retombant dans la réalité de tout le poids de ses remords.

Elle se rejeta sur ce divan où elle avait passé tant d'heures indolentes. Les mains croisées sur ses genoux, elle se mit à réfléchir, et, si elle n'articula point les paroles suivantes, du moins elle les prononça dans sa pensée :

— Ils me croient telle que j'ai été. Ils me voient avec les traits et l'expression d'autrefois. Pour eux, je suis encore la Rose du village. A travers la distance, à travers trois ans de séparation, ils continuent notre existence d'alors. Pauvres chers êtres ! Oh ! je vous aime, je vous aime d'autant plus, que j'ai moins le droit d'être aimée de vous ; je m'attache à vous, comme le naufragé à cette dernière planche qui est son salut. Pas un des mots écrits par vous qui ne retentisse dans mon âme, et n'y éveille un écho sympathique. Mais si vous saviez... Ah ! puissiez-vous ignorer toujours ce que vous n'apprendriez pas sans désespoir !... Vous l'ignorerez, j'espère. La révélation n'ira point vous chercher si loin. Il y a maintenant tout un monde entre nous. Après tout, mon bon père, votre vieillesse ne sera pas déshéritée de douceurs... Jeanne vous est restée, Jeanne ne vous quittera pas. Elle se mariera, elle fera le bonheur d'un honnête homme, elle aura des enfants qui grandiront autour d'elle, elle sera estimée de tous comme la comtesse de Montour !... Puis elle verra jusqu'au bout son vieux père, et elle lui fermera les yeux !... Moi, moi, au contraire... J'ai suivi une pente qu'il m'est impossible désormais de remonter. Il me faudra aller de fête en fête, de désordre en désordre, vivre dans ce luxe, dans cette dissipation, vivre d'une fièvre qui tue !... Et puis, et puis...

Pour s'arracher à ces idées funestes, à cette comparaison désolante, Rosette se jeta sur un papier et se mit à tracer rapidement une lettre à son père. La plume courait sur la feuille et l'eut bientôt remplie. Alors Rosette s'arrêta en frémissant, car, après avoir relu en partie ce qu'elle venait d'écrire, elle trouva que cette lettre, par ses termes trop élevés, la trahirait, et, loin d'être agréable au vieux paysan, lui

causerait un étonnement pénible. Elle la déchira pour la recommencer en style plus étudié, et dire ce qu'elle pensait en le disant autrement. Il fallut que pour le moment Rosette redevint Rose.

Cette occupation lui rafraîchit le sang. La lettre était terminée; la jeune femme prit un rouleau d'argent, pas trop gros pour ne pas se trahir elle-même; puis, ayant jeté un châle sur ses épaules et s'étant coiffée d'un chapeau très simple, elle sortit à pied, sans se préoccuper des observations de sa camériste, qui s'étonnait que madame s'exposât au contact du pavé.

Rosette se rendit au plus prochain bureau de poste, où elle affranchit sa lettre et son argent pour M. André Pengilly, cultivateur.

Le soir venu, Rosette fit son apparition à l'Opéra en toilette ravissante de fraîcheur et d'éclat. Elle était au bras du baron qui, malgré sa gravité et son importance, ne pouvait s'empêcher de laisser paraître sur son visage le rayonnement et la bouffissure de l'orgueil satisfait. Jamais aussi peut-être Rosette n'avait été plus accomplie, sous le double rapport de la grâce et de la beauté. Sa taille souple se balançait avec l'élégance d'un palmier; ses traits réguliers offraient une animation extraordinaire: toutes les émotions de la journée s'y étaient concentrées. Ce soir-là, Rosette fut le point de mire de l'attention générale, et bien des lorgnettes furent en sa faveur infidèles à Raoul, à Valentine et à Marcel.

En vertu d'un privilège qu'elle s'était ménagé vis-à-vis de son ambassadeur, Rosette, durant les entr'actes, reçut dans sa loge, à la manière italienne, la visite de bon nombre de ses amis. Amis, simples connaissances, qu'importe: pas un lion qui ne voulût offrir son compliment, plus ou moins bien tourné, à la femme brillante qui était l'objet de tant d'envie. Le baron de Woldemar apporta sa métaphysique du Nord; — sir Burnett tâcha de ne point parler de chevaux; — le maestro Viotti parada avec le concerto; — de Forly essaya de ressusciter le madrigal; — Fonville jura qu'un regard de Rosette valait la meilleure prime; — d'Ambrun fit la *fantasia* de la galanterie militaire; — jusqu'à Bardoche, qui s'engagea pour un portrait, sachant bien qu'il ne le commencerait jamais. Il y aurait beaucoup d'autres noms à ajouter à cette liste de visiteurs: le seul peut-être que Rosette appelât de ses vœux y manquait...

Cependant tant d'hommages ne pouvaient laisser la jeune femme indifférente. Qu'est-ce que voulait Rosette? s'étourdir sur la réalité. Ce soir-là, elle y réussit... elle oublia.

III.

Dès le lendemain, cette existence agitée devait reprendre le trouble qui était sa véritable atmosphère; car au regret de la famille venait de se joindre une autre préoccupation: l'amour pur, se divisant en deux flammes, brûlait ce cœur qu'on pouvait croire uniquement livré à des passions de désordre. Tantôt la pensée de Rosette se portait sur la Bretagne, tantôt elle se portait avec un plaisir douloureux sur cette noble figure d'Albert qui avait été une courte et brillante apparition. Par une loi étrange — mais trop fréquente — les êtres qui lui étaient indifférents tournaient sans

cesse autour d'elle dans un cercle dont elle était le centre, et ceux qu'elle appelait de ses regrets et de ses vœux étaient absents, toujours absents. Aussi quelle joie ressentit un jour la jeune femme lorsqu'on lui annonça la visite du comte de Montour!

Il entra avec un sourire grave. Rosette s'était élancée vers lui; mais, à la vue de l'air de réserve d'Albert, elle s'arrêta au milieu du salon et attendit. Il comprit et eut tout de suite de bonnes paroles.

— J'avais bien besoin de vous voir, dit-il; j'ai attendu plus que je n'eusse voulu; mais il est des sacrifices qu'il faut faire au devoir.

— Eh! quoi, monsieur, dans votre opinion, notre amitié offrait-elle un danger ou pouvait-elle être l'objet d'un blâme?

— Ce n'est pas ce que je prétends dire. Je m'appartiens d'ailleurs, je suis libre encore... et je ne dois compte de mes actions à personne. Mais c'est assez que j'en doive compte à ma conscience. Vis-à-vis de moi-même je suis un juge assez sévère.

— Et moi... dit Rosette en balançant sa jolie tête, je ne puis l'être à mon égard; j'aurais trop à condamner.

— Vous valez mieux que bien d'autres femmes à la mode. Et c'est pour cela, c'est pour votre louable sincérité que je vous ai tout de suite mise à part. Oh! notre conversation au bois est demeurée gravée dans ma mémoire; je m'en souviendrai, même lorsque je serai loin de Paris.

— Vous comptez vous éloigner?... demanda Rosette, d'une voix émue.

Albert, qui ne se méprit pas sur cette impression, contempla Rosette avec feu; mais ce regard ne dura qu'un moment, et la réflexion l'amortit.

— Oui, répondit M. de Montour, oui, je dois partir... Et j'ai tenu à vous faire mes adieux. Ces projets n'étant pas définitivement arrêtés, j'ai attendu pour vous revoir que la résolution fût positive. Jusquelà, je pensais à vous, Rosette, et soyez certaine que je n'avais pas besoin d'aller chez vous pour demeurer votre ami.

— Je vous remercie, dit-elle, d'un accent où il entraient une certaine amertume. Aviez-vous donc peur de moi pour rester ainsi invisible?

— Non, Rosette; j'avais peur de moi-même. J'ai beaucoup réfléchi, je me suis roidi contre le penchant de mon cœur.

— Et maintenant, n'est-ce pas? vous êtes décidé à contracter le brillant mariage qui vous a été offert?

— Comment savez-vous cela?

— Étais-je bien informée, oui ou non?

— Oui... dit-il avec effort.

Rosette s'était assise et avait pris une broderie pour se donner une contenance. Mais avec les larmes qui lui mouillaient les yeux, avec des doigts qui tremblaient, elle n'avait guère le travail de l'aiguille.

— Où allez-vous? dit-elle après quelques moments de silence.

— En Italie.

— Avant ou après votre mariage?

— Après.

— C'est bien. Oh! que je désire votre bonheur!... Le baron m'a appris que votre fiancée est très belle.

— Elle est bonne.

— Que c'est admirable d'unir beauté, bonté et honneur !... Oui, vous serez heureux.

— Mais vous, Rosette ?

— Je ne veux pas que vous parliez de moi. Qu'est-ce que je suis ? Je ne réclame qu'un petit coin dans votre mémoire... et encore bien secrètement. De tous les hommes, vous êtes celui dont j'eusse le plus volontiers reçu les conseils. Mais après tout, il vaut mieux que vous partiez. Vous pouvez être certain que je garderai votre souvenir, ne fût-ce que par égoïsme, pour qu'il me fasse du bien.

Alfred DES ESSARTS.

(La fin au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

C'est le bal donné dans la salle de l'Opéra au profit des pauvres du septième arrondissement de Paris, qui a inauguré la saison de la danse, et cette inauguration a été, on peut le dire, excessivement brillante. Jamais peut-être la vaste nef de l'Opéra n'avait été plus splendidement illuminée ; des centaines de lustres descendaient du plafond et versaient non-seulement des torrents de lumières, mais encore des torrents de bougie sur leurs obscurs admirateurs. L'amphithéâtre, prolongé sur les côtés, au-dessous des premières loges, était spécialement et exclusivement réservé aux dames, de manière à figurer une immense corbeille ornée de flots de soie, de gaze, de crêpe, de dentelles et de fleurs, au milieu desquels apparaissaient quelques jolis visages. Je ne voudrais pas me faire des ennemies des nombreuses dames qui avaient eu la charité de se rendre à cette fête de bienfaisance ; je ne puis cependant m'empêcher de dire, pour rendre hommage à la vérité, que la plupart des femmes se distinguaient bien plus par la richesse et l'élégance de leurs toilettes que par l'éclat de leur beauté. Néanmoins le coup d'œil était magnifique, le nombre des assistants a été prodigieux et l'on a dû faire une recette colossale. Vers deux heures du matin, on a commencé à pouvoir circuler et danser sans péril.

Pourquoi ne pas multiplier ces fêtes de charité ? Plusieurs arrondissements de Paris sont tout aussi pauvres que le septième, et je ne doute pas que des bals analogues et organisés avec une somptuosité aussi attrayante, n'excitassent dans le public des sympathies aussi productives. Il fut un temps où Paris avait ainsi, tous les hivers, cinq ou six bals de bienfaisance, tant au profit des indigents qu'au bénéfice des caisses de secours de diverses associations ; je crois que ce mode de charité a toujours réussi. Qu'on y revienne donc ; quel que soit le prétexte qui fait tomber une obole dans l'escarcelle du pauvre, l'aumône est toujours bénie.

Les lettres et les arts ont fait encore deux pertes d'une certaine importance ce mois-ci. M. Lefèvre-Deumier, un poète distingué, de qui les œuvres ont plus de valeur que de notoriété, est parti, jeune encore, laissant plusieurs livres remarquables et des manuscrits importants. M. Lefèvre-Deumier, homme modeste, que sa fortune mettait à même de se passer du concours des libraires pour la publication de ses ouvrages, a été un peu négligé par la critique, en raison surtout de ce qu'aucun spéculateur n'était intéressé à faire recommander ses livres au public. La pauvreté est quelquefois utile à la gloire des artistes et des gens de lettres, elle les met dans la nécessité d'avoir pour intermédiaires auprès de la renommée des libraires qui se font les artisans de leur célébrité. M. Lefèvre-Deumier, lui, était connu des gens de lettres, surtout pour les services qu'il a eu souvent occasion de rendre à plusieurs d'entre eux ; mais on comprend qu'en raison même de cette circonstance, il n'eût jamais voulu, en offrant des exemplaires de ses ouvrages, paraître réclamer le prix de ses services

en articles ou en réclames. Maintenant que le poète est mort, peut-être la critique daignera-t-elle s'occuper de ce talent élevé, mais austère et souvent un peu triste.

M. Castil-Blaze, qui est mort la même semaine, était le père de M. Henri Blaze de Bury et le beau-père de M. Buloz, directeur de la *Revue des deux mondes*. Auteur d'un *Dictionnaire de musique* estimé, d'un ouvrage sur l'*Opéra en France*, d'un livre intitulé *Molière musicien*, et de quelques autres volumes spéciaux sur la musique, il avait rendu au goût français un immense service en faisant connaître, en popularisant par des traductions plusieurs opéras de Rossini et les chefs-d'œuvre de la musique étrangère. C'est à lui qu'on a dû les arrangements français du *Barbier de Séville*, de la *Pie voleuse*, de *Robin des bois*, et de plusieurs autres opéras, qui obtinrent à l'Odéon et dans les théâtres de province de très grands succès. Il fut moins heureux dans sa tentative de composition musicale. Son *Pigeon vole*, opéra dont il avait écrit les paroles et la musique, fut très mal accueilli à la salle Ventadour. M. Castil-Blaze était un esprit original jusqu'à la bizarrerie et l'excentricité ; il savait prêter à ses idées un tour piquant et les faire remarquer sinon accepter. Rossini lui a donné un éclatant témoignage de reconnaissance en assistant à ses obsèques.

Un autre mort de la semaine dernière, c'est M. Genty, ancien administrateur de l'Opéra, qui s'était trouvé jeté dans la carrière administrative d'une façon assez singulière.

Il avait commencé par être journaliste, il travaillait, sous la Restauration, au *Mercur de France* et y gagnait peu d'argent. Un jour il voit entrer chez lui un monsieur assez empressé.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je suis M. Harel, je viens d'être nommé directeur de l'Odéon ; j'ai besoin de vos services ; voulez-vous être secrétaire général de mon administration ?

— Je ne sais...

— Allons, c'est dit, je vous donne deux cent cinquante francs par mois, et vous entrez en fonctions dès aujourd'hui.

Une pareille position était assez tentante à cette époque et dans la situation financière de M. Genty. Il accepte donc et est installé le jour même.

A quelque temps de là, une pièce est retenue par la censure.

— Ah ! dit Harel, c'est vous que cela regarde, Genty ; allez voir M. Lourdoueix ; il n'a rien à vous refuser.

— Comment !

— Mais oui, allez, allez bien vite !

M. Genty se fait annoncer dans le cabinet du censeur, qui le reçoit d'un air étonné, et lui dit :

— Vous venez de la part de M. Genty, sans doute, mais pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Pardon, monsieur, mais c'est moi...

— Vous ? vous, qui êtes M. Genty... le secrétaire général de l'Odéon ? non pas !

— Je vous demande pardon, monsieur, et je viens vous parler de la pièce...

— C'est bien, c'est bien, dites à M. Harel de venir me parler en personne, et le plus tôt possible.

Une heure après, M. Lourdoueix accueillait Harel par ces mots :

— Ah ça, quel est le monsieur que vous nous avez envoyé à la place de M. Genty ?

— Mais c'est mon secrétaire général, celui que vous m'avez recommandé vous-même. Vous m'avez dit que je n'aurais mon privilège qu'à la condition de le prendre avec moi. Je l'ai arraché à grand-peine à la rédaction du *Mercur de France*.

— Très bien ! répliqua M. Lourdoueix, seulement vous vous êtes trompé de Genty, et celui que vous avez vous coûte sans doute moins cher que ne vous aurait coûté l'autre.

En effet, le ministre voulait amener dans le camp royaliste Gentil, le vaudevilliste, qui lançait souvent des couplets malicieux contre le gouvernement, et n'avait consenti à nommer Harel directeur de l'Odéon, qu'à la condition qu'il le prendrait pour secrétaire général et au besoin pour associé.

Et voilà comme quoi M. Genty devint secrétaire de l'Odéon et plus tard, par suite des relations qu'il sut se faire, administrateur de l'Opéra.

On dit que M. Genty laisse deux volumes de mémoires. Il a vu assez d'hommes et de choses dans ce monde de l'Opéra, où il a vécu près de trente ans, pour avoir des révélations piquantes à faire.

On parle d'autres mémoires, dont le titre est assez alléchant, les *Mémoires d'un parasite*. S'il faut en croire les indiscretions, ce livre ne serait autre chose que l'histoire de Coupigny. Or, voici les détails que nous donne M. Paul d'Ivoi sur ce curieux personnage.

M. de Coupigny était célèbre sous un triple rapport : célèbre comme pêcheur à la ligne, célèbre comme auteur de quelques romances assez estimées, célèbre enfin à titre d'amateur féroce de diners en ville. M. de Coupigny, au dire de ses amis les plus intimes, n'avait pas, depuis l'âge de raison, dîné une seule fois chez lui.

On conçoit que l'homme qui n'a jamais dîné chez lui devait connaître toutes les maisons intéressantes de Paris et toutes les anecdotes de son époque.

D'un caractère mordant et satirique, Coupigny se gardait bien de diriger ses épigrammes contre les acteurs en réputation et contre les gens ayant une salle à manger hospitalière. Il avait reçu une terrible leçon : pour s'être permis une plaisanterie sur mademoiselle Duchesnois, il s'était vu refuser, à l'heure du dîner, la porte de la célèbre tragédienne.

Ses critiques s'adressaient volontiers aux auteurs dramatiques. Il avait, lorsqu'on jouait un ouvrage nouveau, l'habitude de dire, en remuant la tête d'un air de regret :

— Pourquoi ne m'a-t-il pas consulté !

Et il répétait cet éternel refrain tant que durait la pièce.

Or, veut-on savoir quel conseil aurait donné Coupigny si on l'avait consulté ? Voici un exemple : La *Somnambule*, de Scribe, venait d'obtenir un immense succès. Au foyer, Coupigny se mit à dire, suivant son habitude :

— Ah ! si M. Scribe m'avait consulté !

— Eh bien, lui dit quelqu'un, si Scribe vous eût consulté, que lui auriez-vous conseillé ?

— Je lui aurais donné un conseil qui, s'il l'eût suivi, aurait assuré à sa pièce un succès pareil à celui de *Fanchon la vielleuse*.

(*Fanchon la vielleuse*, qui commença la réputation de madame Belmont, charmante actrice devenue plus tard madame Emmanuel Dupaty, était, pour les vieux amateurs de vaudeville, le type des grands succès. La pièce eut plus de cent cinquante représentations consécutives, chose fort rare à cette époque.)

— Mais enfin, reprit l'interlocuteur de Coupigny, voyons donc ce fameux conseil.

— Je lui aurais conseillé de faire de la pièce une arlequinade.

Coupigny ne connaissait rien au monde de sublime comme une arlequinade. Il en avait fait trois dans sa vie : les deux premières avaient été doucement ballottées ; la troisième et dernière avait été outrageusement sifflée. Coupigny était au comble de l'indignation. Ce n'était pas sa pièce qu'on sifflait, c'était une arlequinade ! Oh profanation ! il ne cherchait pas si sa pièce avait quelque côté faible par où elle avait pu déplaire au public ; il s'écriait, avec la colère la plus risible :

— Mais il n'y a donc pas de police ici ?

On se permet beaucoup de choses avec un homme auquel bon gré mal gré on donne à dîner très souvent. Cou-

pigny était très souvent en butte aux plaisanteries piquantes de ses aimables amphytrions. Il dînait deux fois par semaine chez mademoiselle Contat, qu'il n'amusait pas tous les jours. Coupigny avait une mise assez négligée, et son linge était, notamment, toujours d'une fraîcheur douteuse. Sur ce linge fané, Coupigny plaçait habituellement une épingle de prix.

— C'est, disait-il en la faisant admirer, un souvenir de ma grandeur passée. Quand j'étais secrétaire général du ministère des cultes, sous M. de Portalis... Vous savez que le vénérable père Portalis était presque aveugle. Aussi c'était moi qui faisais tout. En ma qualité de secrétaire général, je remplissais dans les grandes cérémonies religieuses auxquelles la cour de l'empereur assistait les fonctions de maître des cérémonies ; dans ces occasions, les princes me faisaient des cadeaux. J'ai reçu une infinité d'épingles et celle-ci est une des moins belles.

Un jour, mademoiselle Contat rencontre Coupigny au foyer de la Comédie-Française. Aussitôt qu'il l'aperçut, Coupigny s'élança vers elle et lui baisa la main d'après toutes les règles de la galanterie du Directoire et de l'Empire.

— Bonsoir, Coupigny ; vous me négligez, mon cher : vous n'êtes pas venu dîner chez moi depuis avant-hier.

— Belle dame, mon intention était d'aller vous présenter mes hommages demain, à six heures.

— Très bien ! Mais, mon cher Coupigny, permettez-moi de vous donner un bon conseil, à vous qui en donnez d'excellents à tout le monde.

— Si je vous le permets ! mais je serai trop heureux d'occuper un instant votre attention.

— Voici à quoi je songe depuis quelque temps : j'imagine que vous ne feriez pas mal de vendre une de vos belles épingles pour avoir de quoi faire blanchir vos chemises.

Coupigny avait l'épiderme dur. Il n'alla pas moins le lendemain dîner chez mademoiselle Contat.

Coupigny avait une clientèle réglée et exprimait avec amertume son mécontentement quand le client du jour se permettait de dîner hors de chez lui. Talma avait Coupigny des mois entiers à Brumoy, et Talma ne l'invitait pas toujours ; mais Coupigny trouvait moyen d'arriver tout juste au moment du départ.

— Vous partez pour la campagne ? disait-il avec une surprise parfaitement jouée, eh bien, je pars avec vous.

— Mais la voiture est complète.

— Cela ne fait rien : je me gênerai, je me ferai petit.

Et sans attendre une autre observation, il grimpa lestement dans la voiture et s'y plaça le plus commodément possible... pour lui.

A Paris, il lui arrivait d'aller dîner chez Talma, qu'il trouvait prêt à sortir pour aller lui-même dîner en ville.

— Mon cher Coupigny, disait Talma, je suis bien fâché, mais je ne dine pas chez moi.

— Bah ! où donc dînerai-je, moi ? Ma foi, tant pis, je vais avec toi.

Au commencement de la belle saison, Coupigny, muni de son attirail de pêche, se mettait en diligence et allait exploiter l'hospitalité des châteaux. Si, par hasard, dans la voiture, il rencontrait quelque propriétaire des environs, il entrait de suite en conversation avec cette personne qu'il voyait pour la première fois, et s'enquérât si elle avait une belle chasse ou une belle pêche sur ses propriétés.

Si la réponse était affirmative, Coupigny, saisissant la balle au bond, s'invitait sans cérémonie.

— Monsieur, disait-il, je suis fou de la chasse ; je suis, sans me vanter, un pêcheur de premier ordre. Si vous voulez bien me le permettre, dans ma tournée, j'irai vous faire une petite visite.

Comment refuser un homme si obligeant et, en somme, si amusant, car Coupigny avait beaucoup d'esprit quand il ne pensait pas aux arlequinades.

Coupigny déjeunait-il au moins chez lui? C'est une question que nul n'a su résoudre. Quand on arrivait chez lui le matin, on traversait la salle à manger pour arriver à son cabinet. Dans cette salle à manger, un buffet toujours entr'ouvert laissait apercevoir un pâté que, pendant plusieurs années, on a toujours vu entier, ce qui a fait supposer qu'il était en carton. Le premier mot de Coupigny, en recevant son visiteur, était :

— Je suis au désespoir, mon cher, que vous arriviez si tard. Il y a un quart d'heure, j'ai ouvert un excellent pâté dont j'aurais été enchanté de vous faire goûter.

Coupigny mourut. Le jour de son enterrement, on aurait pu dire de lui ce que Piron disait de Fontenelle en le voyant porter en terre :

— Voilà la première fois qu'il sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville.

En attendant ces *Mémoires*, promis pour le premier mois de l'année prochaine, voici un beau livre de fin d'année, le plus séduisant de tous les livres d'étrennes, qui vient de paraître à la librairie de Morizot. Il est intitulé les *Symphonies d'hiver* et a pour auteur Jules Janin, pour dessinateur Gavarni, ces deux grands artistes de qui l'heureuse collaboration avait déjà produit, il y a un an, les *Petits bonheurs de la vie*. Vous savez quel charme Jules Janin sait prêter à ces spirituelles causeries; il s'est encore surpassé lui-même dans ce nouveau livre qui se compose de contes, de nouvelles et de fantaisies d'une variété exquise. Quant à Gavarni, ses compositions, gravées en taille-douce, se distinguent autant par l'originalité de la pensée que par l'élégance et la grâce de l'exécution.

La musique fournit aussi son contingent d'objets d'étrennes, avec la collection d'albums nombreux et variés qu'à publiés le *Ménestrel*. Pianistes et chanteurs y trouvent leur compte en morceaux et fantaisies, en quadrilles et en polkas, en romances et en chansonnettes illustrées de belles lithographies.

Les théâtres font une assez bonne fin d'année. Le succès est à peu près partout.

A l'Opéra-Comique, le *Carnaval de Venise* produit de belles recettes, dues surtout à la savante élégance de la musique, à l'éclat de la mise en scène, et au prestige de l'exécution. On y prépare une brillante reprise de la *Fiancée* et de *Fra Diavolo*.

Le Théâtre-Français, qui n'attire pas moins de monde avec *Chatterton* qu'avec le *Fruit défendu*, répète activement la pièce en trois actes de M. Scribe, *Feu Lionnel*, et la comédie en quatre actes de M. Mario Uchar, qui a pour titre actuel, le *Retour du mari*.

A l'Odéon, le *Rocher de Sisyphe*, drame en cinq actes, de M. Edouard Didier, a obtenu un succès d'émotion et de larmes. Quelles que soient la force et la valeur d'un homme, il ne doit pas épouser une Madeleine pécheresse, si repentante et si honnête qu'elle soit au fond : telle est la thèse que l'auteur paraît avoir voulu soutenir. Cependant il aboutit à rendre son héroïne très intéressante et à faire prendre en pitié et en mépris tous les lâches hommes qui l'insultent, surtout quand on songe à la facilité et à la grâce d'accueil que trouvent dans les salons de Paris les hommes dont le passé est plus qu'équivoque et dont la fortune s'est faite par des moyens d'une honnêteté douteuse. Quelques situations pathétiques et le jeu des acteurs ont

fait applaudir ce drame dont l'idée et l'action rappellent plusieurs autres pièces : *Un ménage parisien*, de Bayard ; le *Lierre noir*, de Léon Gozlan ; la *Joconde*, de MM. Paul Foucher et Régnier ; le *Mariage d'Olympe*, ce remarquable ouvrage d'Emile Augier, qui n'a pas eu tout le succès qu'il méritait. Clarence, Fechter, Barré, Valnay, Tisserant, Laray et mademoiselle Thuillier, l'intelligente et dramatique comédienne, jouent cette pièce avec un ensemble presque irréprochable.

Le Théâtre-Lyrique, qui devait donner la semaine dernière la première représentation de la *Demoiselle d'honneur*, opérâ en trois actes, s'est vu forcé par une indisposition subite, d'ajourner cette solennité.

Au Gymnase, un *Petit bout d'oreille*, fine et piquante comédie de Léon Gozlan, qui met en scène tour à tour les extravagances que la jalousie inspire d'abord à la femme, puis au mari, fait apprécier tout le charme que le style et l'esprit peuvent ajouter à une pièce simplement conçue et agencée sans moyens mélodramatiques. Dupuis, mesdames Désirée et Marquet font valoir cette aimable esquisse. — Dans un *Gendre en surveillance*, vaudeville fort gai de MM. Marc Michel et Labiche, c'est Numa qui fait assaut de verve et d'entrain avec Landrol et mademoiselle Virginie Duclay, aux grands éclats de rire du public.

Le Vaudeville répète et annonce pour le 28 de ce mois les *Fausse bonnes femmes*.

Aux Variétés, la revue de fin d'année, intitulée : *Ohé! les p'tits agneaux*, de MM. Clairville et Th. Cogniard, a obtenu un succès de gaieté, justifié par la variété des tableaux, par la vivacité des couplets et des mots au gros sel, et surtout par le jeu des acteurs. Lassagne, Leclère, Colbrun, Alexandre Michel, Ambroise, mesdames Alphonsine, Scriwaneck, Schneider, Judith Ferreyra, c'est-à-dire l'élite de la troupe comique, jouent, chantent et dansent dans cette pièce, où l'on remarque une amusante parodie de *Nella*, le ballet joué cet été avec tant de succès au Théâtre des Fleurs du Pré Catelan.

Le Palais-Royal a aussi trouvé une des meilleures scènes de sa revue, les *Vaches landaises*, de MM. Delacour et Lambert Thiboust, dans une imitation empruntée au Pré Catelan. C'est Brasseur qui reproduit avec une fidélité curieuse une scène de prestidigitation de mademoiselle Bénita Anguinet, la célèbre physicienne. Le même acteur imite aussi Boswel, le clown du Cirque, et représente un nègre d'une façon très drôle. On voit également dans cette revue Grassot et Hyacinthe en arbres malades, et Gil Pères en joueur d'orgue du *Fou par amour*, copié sur nature. Quelques scènes assez drôles jouées par mademoiselle Aline Duval et des danses complètent cette série de tableaux qui ont le mérite de n'être pas trop longs. C'est bien quelque chose.

A la Porte-Saint-Martin, une reprise de *Polichinelle Vampire*, pantomime très gaie, ornée de danses et de coups de bâton, a été accueillie avec faveur. Cette facétie chorégraphique accompagne les infatigables *Chevaliers du brouillard*.

Enfin, la Gaité n'a eu qu'à se féliciter de la reprise d'un ancien drame de M. Mélesville, la *Berline de l'émigré*, dans lequel on trouve des situations intéressantes et des scènes habilement développées.

Julien LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

